

Les noces de Cana par Marie Balmary

Jean 2, 1 -11

La vie publique de Jésus commence, dans l'évangile de Jean, par une des circonstances les plus joyeuses de la vie humaine. L'épisode est connu sous le nom des Noces de Cana. Il a été cent fois représenté, notamment par Paul Véronèse dans un tableau devenu célèbre, le plus grand du Louvre.



Le récit se situe après le baptême de Jésus par Jean Baptiste et la rencontre des premiers disciples. J'ai choisi de partir de la traduction liturgique, celle qui est lue le dimanche à la messe.

Le troisième jour, il y eut un mariage à Cana de Galilée. La mère de Jésus était là.

Le troisième jour, il y eut un mariage à Cana de Galilée. La mère de Jésus était là.

Jésus aussi avait été invité au mariage avec ses disciples.

Or, on manqua de vin. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. »

Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue. »

Sa mère dit à ceux qui servaient : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

Or, il y avait là six jarres de pierre pour les purifications rituelles des Juifs ; chacune contenait deux à trois mesures, (c'est-à-dire environ cent litres).

Jésus dit à ceux qui servaient : « Remplissez d'eau les jarres. » Et ils les remplirent jusqu'au bord.

Il leur dit : « Maintenant, puisiez, et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent.

Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le marié et lui dit : « Tout le monde sert le bon vin en premier et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon. Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. C'était à Cana de Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

Dès le verset 5, je bute sur un problème. La présente traduction et beaucoup d'autres font dire à la mère de Jésus : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » Eh bien, c'est une erreur, à la fois matérielle et spirituelle si je puis dire.

Une erreur matérielle d'abord : le mot « tout » a été ajouté « tout ce qu'il vous dira »... Chose étonnante, cet ajout existe principalement dans des traductions de pays latins (Italie, Espagne, France). Le mot « tout » ne figure pas dans le premier texte grec, ni dans la Vulgate latine, ni dans d'autres traductions (anglaises, allemandes, etc). Il disparaît aussi dans certaines traductions françaises plus récentes. J'ose dire que ce « tout » est une erreur. Ici, je n'interprète pas, je constate. Pourquoi cet ajout dans ces pays-là ? Je ne sais pas. « Tout » serait-il un mot romain, héritier d'une vision impériale de l'autorité ?

Le texte original comporte en revanche un petit mot, une particule *an* qu'on traduit rarement, mais qui donne à la phrase la couleur de l'éventualité : « le cas échéant ».

D'où, pour en rendre compte sans doute, les formules anglaises telles que « *whatever he says to you* », « quoi qu'il vous dise » : une formule plus ambiguë qui pourrait certes tendre vers le sens « tout ce qu'il vous dira », alors qu'on put entendre, me semble-t-il, dans la phrase de Marie : « *Ce qu'éventuellement il vous dira* » (*o ti an lege*). Ce qu'il pourrait vous dire...

Fine charnière du texte, le mot employé dans les différentes traductions (« quoi que », ou « tout ») est à mon sens une erreur spirituelle—et là, j'interprète. Il me semble que l'obéissance « totale » n'est pas du goût de Marie, ne correspond pas à ce que par ailleurs il est dit d'elle.

Même l'archange Gabriel s'y est frotté, selon Luc : il lui a d'abord proposé de concevoir elle seule un fils de Dieu : « Voici : tu concevras dans ton sein et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom : Jésus (...) il sera appelé fils du Très Haut (...) Il règnera sur la maison de Jacob pour l'éternité ». Or, elle ne dit pas son fameux « *Fiat* » à ce moment-là, elle ne succombe pas à cette tentation de toute puissance. Elle lui oppose au contraire (littéralement) : « Comment cela sera-t-il, puisqu'un homme je ne connais pas ! » Elle veut de l'autre, Alors, l'ange change de discours. Apparaît bien un autre, annoncé ainsi : « Un Esprit saint viendra... » Elle ne concevra pas toute seule. Marie n'a donc pas commencé par dire oui. Elle interroge et oppose l'impossible.

Aussi, aujourd'hui, en ce jour de noces, si son fils marque bien la séparation entre elle et lui (il lui dit littéralement : « Femme, quoi à toi et à moi ? », cela ne peut pas l'étonner, elle, ni la vexer. A mon humble avis, c'est bien dans leur style à tous les deux.

Revenons à ce mot apparemment anodin ajouté par les traducteurs : « tout ». Pourquoi Marie demanderait-elle aux serveurs une obéissance *totale* qu'elle-même n'a pas pratiquée, même envers un messager divin ? Le lecteur pourrait m'objecter : est-ce que vous n'exagérez pas l'importance de ce petit mot : « tout » est-ce si grave ? Je vais citer un passage d'un théologien (Joël Molinaro) qui s'est penché sur les abus sexuels dans l'Eglise : « Souvent la figure de la Vierge Marie est utilisée. Elle incarne, chez les abuseurs, l'obéissance servile à la volonté de Dieu, elle est celle qui dit toujours oui. Les prédateurs la transforment en une figure réclamant la soumission « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » Jn 2,5), ce qui est très différent de l'obéissance librement consentie. Cette fois, si ce « petit mot a de telles implications, je prends mon crayon et j'invite le lecteur s'il le veut à barrer le mot « tout » dans le texte ci-dessus. « *Ce qu'il vous dira, éventuellement, faites* ».

Nous sommes à Cana devant un texte merveilleux, n'est-ce pas ? Mais justement, voilà le problème, ce merveilleux peut-être difficile pour nos esprits formés à la science. Peut-être ne pouvons-nous, aussi facilement que nos ancêtres accepter que l'impossible ait lieu. Quel sens peuvent voir pour nous, aujourd'hui, les trente-sept miracles de Jésus ?

Comme toujours, les poètes passent en premier lorsqu'il s'agit d'une intelligence de la vie. Paul Valéry, poète incroyant hyper-rationnel s'il en est, finit tout de même par écrire ceci : « C'est une sorte de loi absolue que partout (...), à toute période de la civilisation, dans toute croyance, (...) le vrai se donne le faux pour ancêtre, pour cause, pour auteur, pour origine et pour fin, sans exception ni remède,- et le vrai engendre ce faux dont il exige d'être soi-même engendré »

A Cana, l'évangéliste Jean ne nous raconte pas ce qui est humainement possible, il nous fait changer d'étage et nous emmène dans la force mystérieuse des relations, l'endroit où le savoir cesse, où il s'agit d'une autre dimension celle de la relation de confiance. C'est l'étage non pas des objets et des preuves mais des sujets et des signes. D'ailleurs les mots qui sont souvent traduits par miracles chez les trois autres évangélistes ne sont jamais employés par Jean ; partout, il a choisi le mot « signe », *semeion* - le sens plutôt que la puissance. Ici, Jésus fait signe.

Qui dit signe dit geste signifiant de quelqu'un pour un autre.

Nous passons du monde rationnel au royaume relationnel, si je puis dire, et nous scrutons le texte pour y déceler la place du signe. Où donc apparaît la vin dans cette histoire ? Je reprends le texte :

Jésus dit à ceux qui servaient : « remplissez d'eau les jarres » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Maintenant puisez et portez-en au maître du repas » Ils en portèrent. Et celui-ci goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin, mais ceux qui servaient le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Alors le maître du repas appelle le marié, et lui dit ; « Toute le monde sert le bon vin en premier ... »

Le texte parle-t-il d'une transformation magique de l'eau en vin ? A lire attentivement, c'est pourtant bien de l'eau qu'on puisé les serveurs. Le « signe » passe d'abord par la foi des serveurs : ce sont eux qui font l'action. Il faut accepter d'être mêlé à la folie pour faire ça. (Et peut-être la phrase « éventuelle » de Marie ouvrait-elle dans cette direction) Jésus devait avoir un mode de relation tel qu'on pouvait entrer en folie avec lui, faire une confiance folle pour oser aller porter ce que les serveurs *savaient être de l'eau*. Marie ne s'y est pas trompée : la plus grande foi commence au plus modeste niveau, les serveurs, à qui justement elle s'est adressée. Ceux qui acceptent peut-être les premiers de ne pas savoir et de faire confiance à qui leur fait confiance. Car c'est bien de l'eau que les serveurs ont puisé dans les jarres, et non pas encore du vin. Cette eau ne devient vin que lorsqu'elle *est portée à l'autre*, ici le maître du repas puis le marié. C'est l'eau donnée avec confiance qui devient vin, non pas l'eau stockée dans les jarres : le vin apparaît dans l'eau portée à autrui, l'eau entrée dans la relation, porteuse u désir de vin C'est le vin de la confiance

Ce signe de Jésus dont ni lui ni sa mère n'ont maîtrisé l'heure, ce signe qui est advenu lorsque c'était le moment des autres, a eu l'effet raconté par Jean : Jésus « manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui ». De quoi s'agit-il dans ce signe, ce « miracle » ?

Voilà ce qui s'est passé pour moi en préparant ce commentaire. Voulant répondre à cette question, je me suis trouvée embarquée... Je me suis aperçue que les miracles du Christ ont tous la relation pour terrain. A ce propos, je remarque que dans les tentations au désert, les miracles suggérés par le diable, comme « changer des pierres en pain » ou « se jeter du haut du Temple », seraient au contraire des miracles égoïstes. Au désert, si Jésus faisait un miracle, comme le lui commande Satan, ce serait seulement pour lui-même. « Si tu es le Fils de Dieu », prouve-le en faisant ce qui te mettra au-dessus de tous les autres, fils d'un dieu qui régirait les lois du monde pour toi seul.

Or, c'est exactement ce que Jésus refusera jusqu'à sa dernière minute : « Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix », « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous croirons en toi ». C'est bien la dernière tentation du Christ : faire un miracle seulement pour lui-même, sans l'autre et contre l'autre. Contre ceux qui l'ont jugé et condamné, contre ceux qui ricanent. Il refuse d'être seul fils d'un dieu omnipotent auquel ensuite les hommes croiraient pour leur perte.

Jésus se présente : il est fort intérieurement, accédant pleinement à la gloire de la filiation divine, et il a comme ambition de servir son peuple et l'humanité en leur indiquant le chemin pour accéder à cette filiation divine. N'est-il pas celui qu'il faut envoyer subir, chez l'ennemi, le sort du peuple ? Subis notre écrasement et sors-nous de là. Si tu es le Messie, rétablis le Royaume d'Israël.

« Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ».

Mais la filiation n'est pas la maîtrise, elle ne se défend pas par les armes. Elle ne se prouve pas comme une vérité objective. Le fils ne peut la défendre, sauf à vouloir être plus fils que les autres. Et ce ne serait plus alors la filiation divine dont il s'agirait. Arrivée à ce stade, je me suis posé ces questions que je me permets de transmettre. En ne descendant pas de la croix :

- Jésus sauve-t-il l'humanité pécheresse pour plaire à un dieu qui demanderait le sacrifice ?
- Ou bien nous sauve-t-il d'un dieu tout-puissant qui le sauverait lui seul et qui serait notre propre perdition ?
- Heureusement pour nous, en restant mortel, en demeurant de notre côté, il continue jusqu'au bout à déjouer le piège de Satan, il témoigne contre l'idole, le prince de ce monde. Il nous garde en présence du dieu des vivants « Notre Père » à tous, qui seul peut ressusciter ses fils. Je ne pensais pas emmener là le lecteur, mais les chercheurs sont un peu comme les serveurs de Cana. Cherchant la Parole, ils vont puiser l'eau sans savoir à l'avance ce qui arrivera. Pour terminer, une citation de Paul Valéry encore, qui décidément ignore le mot « incréé » : « Que serions-nous donc sans le secours de ce qui n'existe pas ?

NOTES

Joël Molinaro : né en 1964 est professeur à l'Institut catholique de Paris, directeur général de l'institut supérieur de pastorale catéchétique.

Fiat en latin correspond à sa réponse positive finale : Qu'il me soit fait selon la Parole

Paul Valéry : Variété 11, petite lettre sur les mythes op, cit p 256 et Variété 11, petite lettre sur les mythes op cit p 255. Ce qu'il appelle le faux, moi je l'appellerais l'impossible ou l'incréé

Véronèse :

Paolo Caliari dit Paul Véronèse est né en 1528 à Vérone. Il est mort en 1588. Sa couleur Vert

Vulgate Latine : version latine de la Bible à partir de textes hébreux que l'on doit à Saint Jérôme et reconnu par l'Eglise depuis le Concile de Trente (19^{ème} concile œcuménique reconnu par l'Eglise catholique en 1542

Marie Balmory, née en 1939 est une psychanalyste française, elle explore la Bible

L'extrait est tiré de son dernier livre paru en 2024 : « Ce lieu en nous que nous ne connaissons pas. Elle connaît l'hébreu, le grec ancien, le latin

CLIN D'ŒIL : Eva (Eve) mère des mourants et Ave (Maria) Marie, mère des vivants (à la croix : « Voici ton fils/voici ta mère »)